

Maurice Bellet : La quatrième hypothèse sur l'avenir du christianisme.

Desclée de Brouwer 2001.

Résumé des principales affirmations.

1^{er} mouvement

RISQUONS-NOUS ; puisque aussi bien il est vain d'espérer le constat tranquille de l'observateur. Pour l'avenir du christianisme, quatre possibilités.

1. Le christianisme disparaît, et avec lui, le Christ de la foi. L'événement a été souvent annoncé, aux XVIII^e et XIX^e siècles déjà. Eh bien, il s'accomplit. Ce n'est même plus l'effet d'un conflit, d'une lutte anti-chrétienne. Cela s'en va. Cela s'évacue. C'est indolore. On n'y songe même plus. Disparition. Il en reste, évidemment, les monuments, les œuvres d'art, ce que disent les travaux des historiens. Comme pour Isis et Osiris ou les dieux de Babylone. Peut-être même quelque chose du côté de l'inconscient collectif. Mais la foi, la foi chrétienne ? Ce n'est même plus à combattre.

2. Deuxième hypothèse: le christianisme se dissout. Il n'est pas, à proprement parler, détruit. Mais ce qu'il a pu apporter à l'humanité devient le bien commun et lui échappe. Ainsi ces « valeurs chrétiennes » de respect de la personne, soin des souffrants, dignité des pauvres, etc., si fortement méconnues dans les « âges chrétiens » et qui s'imposent davantage aujourd'hui. Même du côté du « spirituel », l'Évangile devient une composante de cet immense domaine que l'homme d'Occident a si fâcheusement méconnu, mais dont il redécouvre l'importance par ses propres misères et par la rencontre des sages orientales. Jésus peut trouver place là-dedans, comme dans le panthéon hindou. Maître spirituel admirable, un des chaînons de la grande tradition, mais pas plus.

3. Troisième hypothèse : le christianisme continue. On conserve, on restaure, on rétablit. Et, d'autre part, on adapte, on s'accommode, on arrange. Pie IX et Jean XXIII. Il y a, dit-on, opposition. Sans doute ; mais elle reste intérieure à un même ensemble, fondamentalement inchangé: un pas à droite, un pas à gauche, pour pouvoir durer dans les cahots de l'âge moderne.

À cet égard, il y a toute une « contestation » intérieure à ce système, qui en dépend beaucoup plus qu'elle ne croit. Test : les questions qu'elle pose sont essentiellement des affaires d'Église, d'« institution » comme on dit ; alors que les questions décisives sont beaucoup plus radicales: elles concernent la possibilité même d'entendre l'Évangile comme une parole de vérité, là où il est pour l'homme question de son pouvoir-vivre.

4. La quatrième hypothèse, c'est qu'il y a bien quelque chose qui finit, inexorablement : et c'est précisément ce système religieux, lié en fait à l'âge moderne d'Occident et beaucoup plus dépendant de lui qu'il ne l'imagine ; en un sens, c'est bien une fin du christianisme, s'il s'agit d'un de ces -ismes qui caractérisaient la modernité (idéalisme, marxisme, matérialisme...). Quelque chose meurt : et nous ne savons pas jusqu'où cette mort descend en nous.

Aussi bien, cette crise chrétienne est indissociable d'une crise beaucoup plus générale, celle qui met en cause tant d'évidences et tant d'aspirations de l'homme d'Occident (au moment même où la « mondialisation » fait partout triompher ce type d'homme).

Alors ce qui est en cause est comme la fin d'un monde, au moment même où il peut paraître à son apogée. Quelque chose s'annonce, et nous ne savons ce que ce sera. Mais c'est comme si nous étions sur la ligne de départ, à l'orée d'un nouvel âge d'humanité. Pour le pire ? Pour le meilleur ? Nous ne savons pas; mais c'est largement entre nos mains.

Conséquences : il faudra un engagement radical ; aucune diminution, aucun compromis, aucun faux arrangement ; ni conservatisme ni concessions ; L'Évangile repris dans tout son abrupt (p18). Qui devra se déprendre de son enracinement historique et culturel pour inventer et construire un nouveau type d'homme.

La situation exige : le retour à l'origine de ce qui a paru avec le Christ. Un désencombrement face aux questions d'église, une décontamination par rapport à leurs préoccupations, habitudes ou querelles. Une acceptation / reconnaissance / adhésion pour aller vers ce qui a surgi dans le Christ jusqu'à nous, pour entendre l'Évangile et s'ouvrir à tout homme, selon son lieu, sa langue, la culture où il vit. Mais en

même temps, critique sans réserves et de tous côtés : à l'encontre de la foi ou du croyant, de tout système doctrinaire-disciplinaire, de la violence éclatante ou secrète, qui a marqué l'histoire du christianisme et des chrétiens. Contre toutes les formes de christianismes y compris contemporaines, critique au fond contre ce qui « laisse perdre la vigueur de l'Évangile, sa vigueur neuve, soit par crispation et rétrécissement, soit par amollissement et arrangement (p.28) ».

L'expérience et l'écoute de l'Évangile est naissance d'humanité qui nous libère de l'emprise de la tristesse, du mensonge-meurtre destructeur, de la cruauté, de la fausseté primordiale, du cercle des peurs et des violences, de la morne résignation et des pouvoirs aveugles. L'Évangile est désordre fondamental (p.29). Il est par nature l'inouï pas encore entendu qui demande la désinstallation par rapport au christianisme établi, une montée en force de l'expérience de chacun qui défait tout système disciplinaire pour se laisser questionner dans ce qui est humanisant : écoute, et partage, donation, grâce et amitié, loin de la fausse toute-puissance du « moi » ou de l'écrasement par la « collectivité », le grand « on » qui ne connaît personne (p.31) Il faut écouter sans se borner à nos états d'âme, la voix humaine reflet d'une polyphonie plus large où l'Évangile donne vie, dans ce Jésus en qui s'annonce la mutation radicale de l'être humain (p.33), l'humanité en chacun de nous qui se dit dans le pur Inaccessible (Dieu sans le nommer), et dans l'inouï de ce qui donne à l'homme, à l'humanité, de pouvoir se supporter d'être nés (p.34). Un ailleurs radical pour un maximum de tout, au-delà des peurs accumulées, qui nous fait risquer le tout pour le tout. Une ouverture radicale dans une non-appropriation radicale, un effacement de tout ce que nous prétendons dire et savoir de Dieu (qui peut aller jusqu'à la disparition de la question de Dieu, son existence, sa nature, etc.) pour aller vers l'essentiel : il est bon d'être nés. L'homme vaut d'être, pour l'éternité. Fin originelle des désespérances et des destructions. Un heureux goût de la vie (p.37) !

L'épreuve : Il faudra oser aller dans l'en-bas, dans le terrible silence de Dieu, son absence du monde, dans l'ultime de la mort, dans l'échec en autrui, en soi-même, la vanité de l'idéal ou des bonnes résolutions, le scandale de la souffrance, des vies gâchées, du ressentiment même contre le Christ ou contre Dieu, dans le naufrage du néant, sachant que nous avons rêvé. Revenir au plus terrible en vérité la mort du Christ. Car nous l'avons tué. Bien plus que la mort de Dieu, c'est du meurtre du Christ qu'il s'agit en Occident (p.42), son effacement qui mène au vide, durement ressenti d'abord, avant que naisse un peut-être, un presque rien, un souffle humble, celui d'une fulgurance, d'un passage à travers la mort, une traversée de la violence accumulée qui nous constitue, qui puisse nous délier de l'illusion, du rêve, de la folie d'exister comme tristesse, l'Homme changé par l'amour, cette énergie inlassable pour créer la demeure humaine et les chemins de liberté (p.47), ancrée dans le lieu même de la foi au Christ, dans sa « résurrection » qui pré-figure l'advenue de l'Homme par-delà ce qui nous crucifie et nous meurtrit tous. La voie, la vérité, la vie, l'inouï qui me déprend du morbide et du mortifère. Surgissement d'humanité...

Deuxième mouvement.

Le mode d'exister.

Il est le mode christique, passage de la mort à la vie, avènement d'humanité qui descend au fond et ne laisse derrière lui aucune complicité avec la tristesse essentielle. Il est écoute d'une parole, à l'opposé d'une servitude, obéissance à une parole qui donne vie et la reçoit. L'amour, que l'on connaît d'abord sous les traits du démoniaque – banal, ordinaire, invisible ou sournois - qui ne se dit que dans la jouissance de la destruction de l'autre. L'amour originel est préférence que l'homme soit plutôt que non ; il est ascèse de la vérité, conscience du meurtre originel, du débordement des violences, dérive des morales, inconscience, aveuglement, faim et mort, travail de vérité et ascèse, l'amour réel, désencombré, loin des discours, des injonctions des comme si..., des idéaux ; l'amour se risquant à être sans protection, sans méthode, sans législation, sans rituel ou doctrine, l'amour qui invente tout ce qui lui est nécessaire.. L'ennemi principal, c'est le pouvoir de la violence meurtrière partout présent (politique, économie, famille, sexe...) qui s'exerce par la faim d'être (se sentir être, être reconnu, jouir de soi-même) et par l'aviilissement d'autrui, sa soumission, sa réduction à l'objet, exploitation, exclusion, destruction (p. 60). A chacun de le vaincre en soi-même et en l'autre en créant de l'humanité et non par la violence, car c'est folie de vouloir détruire l'homme. Le second péril est la fixation sur l'argent, variante et moyen du pouvoir. Le 3^e péril est l'envie, quand le désir ne connaît que sa satisfaction, ignore ou pervertit la présence de l'autre, par un besoin de dévorer ou de vomir, qui au final rejette, s'approprie, nie l'autre, anéanti sa présence, détruit. On ne peut vivre la vérité de l'amour, qu'en vivant tout, sans tomber dans ce désir-envie qui vire à l'abandon, la froideur et l'indifférence ; la vérité se tient en nos désirs archaïques, dans leur énergie formidable qu'on ne peut nier, réprimer, dissoudre, exténuer, pas même dans une morale de circonstance. L'amour vrai ne connaît ni l'ombre ni le retrait. Il n'enferme point, ne lie point. Il est sans droits ni devoir. Il rejoint

l'extrêmement humble qui est la source de tout (p.63). Un don toujours qui ad-vient, aussi éloigné de la raideur volontaire que du laisser-aller des envies. Misères de l'amour : déchirure, défaillance, déviance, défiance...Double péril : la prétention nie le malheur, le désespoir s'y enroule ; la 1^{ère} ne veut pas en entendre parler, la seconde se repaît de la culpabilité ; dans le juste rapport, pas de prétention à l'innocence, mais pas de complaisance dans le désespoir y compris dans la tranquillité ou le cynisme. Il suffit que je fasse humblement la vérité, que je reprenne le chemin de la vie sans juger autrui. Alors quoi ?

A chacun sa juste puissance.

A chacun sa propre histoire.

A chacun sa part de la vie commune, sa part d'humanité, que nul ne peut juger à sa place.

Créateurs et critiques, voilà ce que nous serons.

Créateurs et pas seulement consommateurs ou exécutants. Autant qu'il dépend de nous.

Critiques : résistants à la manipulation, fervents de la recherche inconditionnelle de la vérité, éveillés au milieu des somnambules (p.67).

Quoiqu'il arrive fidèles aux humains. L'amour exclut l'abandon. Il y a des éloignements nécessaires ou inévitables. Mais le rejet- non. La vérité de l'amour est de toujours aimer même par-delà le rejet, la haine ou le ressentiment d'autrui, sans exception. Telle est la voie, un mode d'exister, sans jugement, dans une paix fondamentale, celle qui demeure par-dessous tous les tourments, et donne à chacun le pouvoir de se supporter, de s'aimer lui-même ou d'aimer humblement. Pas la vie heureuse sans douleur et sans crise, la vie désencombrée de la crispation du vouloir, dis-solution de la crispation qui permet de : ne pas s'inquiéter, ne pas s'irriter, ne pas se plaindre, ne pas se presser. Sans terreur ni fureur. Mais il est permis d'avoir soin et souci des autres, du monde, de soi-même, de vibrer de colère contre l'injustice et la bêtise, de se plaindre à Dieu, d'ôter implacablement l'inutile (p.70). Il se pourrait alors que cet élan soit à chercher dans les dits, les récits, les mythes, les images, les rites, tout le foisonnement symbolique que la raison moderne avait condamné au sommeil (p.71)...

2. Réouverture de l'espace symbolique.

L'habitat 1^{er} de l'homme est l'espace symbolique : lien au corps et à l'âme, du masculin/féminin, du je et du tous, de l'homme et de l'univers, de la mémoire et de l'inouï, etc. Milieu vital dans lequel l'Évangile pose une simplification prodigieuse. ; corps dans sa plénitude, corps-écoute, regard et toucher, lieu du désir profond qui soutient son être de lumière. Vie sans encombrement ni pesanteur (le fardeau est léger !) qui accueille tout dans le symbolisme, un champ beaucoup plus vaste que n'en retient le religieux, puisque tout peut être parole de la parole. Le Temple, c'est nous-l'homme dans le feu de l'Alliance nouvelle qui se dit dans l'espace inouï de la résurrection, présence réelle de cet Autre, et non projection de nous-mêmes, qui veut tisser – entre répétition intense et invention vive – le Christ dans la foi en sa puissance de vie. Le lieu de l'écoute de la Parole est la résonance de la Parole en nous qui vient nous déloger. Tout autre lieu que l'histoire, l'exégèse, la morale ou la dogmatique...Seule compte la Parole qui nous transforme, qui nous renaître en défaisant en nos vies les puissances de meurtre. Chacun allant à son pas. Tout un art nouveau à exprimer.

3. L'initiative de la pensée.

Il faut aller vers un ailleurs de la pensée loin du doctrinaire-disciplinaire, dans une communion humaine, loin de l'abîme du seul ou du vide – dans ce corps de vie libéré par la parole. La pensée devient alors la surrection de l'homme par-delà les vestiges et les douleurs de l'en-bas (p86). Il y aura pour cela à utiliser la pensée originante qui fait penser à l'art, la pensée explorante à la science. Qui devront hardiment poser l'unité au cœur des scissions humaines : corps-âme, le sujet, - le social, le vouloir – le désir, etc. Pousser au maximum l'unité dans tous ses possibles et dans toutes les directions. L'un, émergeant dans un éblouissement du point de fulgurance, le Christ au-delà de tout, qui est en la pensée le rapport à la source, le Je de son je, en nous Esprit, puissance insufflante que rien ne peut faire périr. Pensée radicale et critique qui ouvre le grand abîme de l'homme en création. Aurore d'une science nouvelle capable d'affronter les enjeux extrêmes.

4. Le souci du monde.

Le jugement dernier : être avec tous les humains, dans le souci d'humanité, de toute l'humanité ; la mission de promouvoir tout ce qui peut être au service de l'homme ; la foi se fera mission et dialogue mais en faisant sauter le vieux schéma religieux, pour oser parler de naissance d'humanité, d'assurance primordiale, d'ouverture de la vie possible, etc. La 4^è hypothèse sur l'avenir du christianisme.

Promouvoir l'universel réel qui se fait dans la déconstruction du mur (nos enfermements). La parole du Jugement éveille de la torpeur mortelle, qui rend l'homme consentant à la destruction...elle dit ce qui en est (p.96). Elle dit la séparation paradoxale au nom de l'unité de tous, entre ceux qui veulent justesse et justice, jusqu'à la plénitude du don, de ceux qui préfèrent le meurtre et ses déguisements. C'est la coupure absolue que l'on ne peut entendre que dans la miséricorde infinie et dans une critique féroce du monde-tel-qu'il-va. Séparation de ce qui ouvre à la joie, à l'amour, à la vérité vivifiante de la puissance de mort qui se repaît d'avilissement et de destruction. L'œuvre de la foi est d'arracher l'humanité à la destruction, Mais il ne s'agit pas d'exercer un pouvoir, d'étendre le christianisme pour y faire entrer ceux du dehors. Nous ne pouvons qu'aimer nos frères humains et chercher la vérité, celle qui prend vie, corps, parole en nous. Nous n'avons pas à introduire le Christ comme un objet de prédication ou de théologie, qu'il soit répandu ou accepté, même à travers un marketing spirituel. L'avenir du christianisme est dans l'inouï, le pas encore entendu, dans ce non-savoir qui est force de l'attente active. Il n'est plus dans les oppositions classiques de l'Occident (immanence-transcendance, objectivité-subjectivité) ; il est dans la révolution d'une violence pacifique absolue qui ne peut trouver appui que dans la naissance d'humanité alimentée par la source imputrescible : le Christ. Du coupe, ce qui est au cœur du dialogue, c'est l'écoute d'autrui, aussi pure que possible de toute intention sur lui (même généreuse)p.99. En dehors de toutes crispations idéologiques. On peu s'entendre. Il convient que chacun soit au plus fort de ce qu'il croit. Mais comment éviter alors le dés-accord ? En ce qui est notre « foi » commune : la relation, dans laquelle nous est donné de connaître Dieu, surtout quand elle vient à cet amour inconditionnel qui ne juge ni ne condamne. De connaître aussi en pleine réalité, comme un vécu, le passage du contenu à la relation et vice versa, dans cette écoute de la parole extérieure et intérieure qui éveille à la vie et libère du mortifère.

5. La convocation.

L'être ecclésial est Je qui parle dans plus grand que lui. Il est pluriel, invité pourtant continuellement à vivre le non-jugement et l'amour réciproque ; l'être ecclésial sera aussi soucieux de la différence, respectueux d'autres chemins suivis, de la diversité des dons, pour autant que la prétention d'autrui ne m'interdise pas mon propre chemin. Il y aura d'un côté liberté extrême, critique du christianisme aussi loin que nécessaire, de l'autre écoute des affirmations les plus fortes, les plus paradoxales et dérangelantes, ne rien diminuer, ne rien arranger (p.106). Chacun fera comme il peut pour être dans le don et la création. L'esprit d'Eglise – dans la 4^e hypothèse – c'est : ne pas exclure, avancer ensemble dans la diversité des chemins, des styles, des pensées sans maître, sans réduire l'abrupt de l'Évangile.

6. Le Dieu nouveau.

Dieu est silence, on ne peut qu'écouter et parler vers lui ; il est à la fois ce qui m'échappe et ce qui est au intime de moi ; Dire le chemin de l'homme, c'est dire Dieu, dans l'impossibilité de rien dire sur lui (p.113). C'est alors reconnaître le Christ comme dévoilement de l'invisible (cf Phi 2). Il est ce chemin d'humanité, mais s'il est objet de la pensée, il sera nulle part. Irréparablement absent. L'homme est sans protection contre les Puissances et les idoles. Il n'a de pouvoir qu'en ce qui naît en lui d'inouï qui vit en lui comme puissance de vie, éloignement de ce qui signifiait ma mort (faute, faiblesse, ratages, haine d'autrui ou de soi, etc). Existes-Tu ? Lui seul le sait ! Où es-tu ? Dans ce Dieu-Christ mort. Personne n'a jamais vu Dieu. Masi il est le Dieu de Tout, de ce tout infini infiniment plus vaste que tout univers perçu ou concevable (p.116). Il est humble, de cette puissance qui donne vie, d'un faire surgir. Il est celui qui dans son amour ne demande rien – même sur la croix ! – don et demande qui ne vivent que par ce je donne. Le « Dieu de la religion » comme celui des philosophes, ce Dieu dont on dispose, fût-ce par l'extrême renoncement, l'ascèse de la pensée, la mortification de la chair – c'est fini. Dieu perte irréparable (p.118). Mais dans l'humanité surgissante du Christ – qui est nous – l'univers peut s'éveiller. Tout peut est transmué. Qu'ai-je donc qui ait ce goût-là ? L'amour agapè qui est vie éternelle aujourd'hui déjà, dans cette résurrection où nous sommes passés du goût du meurtre au don de la vie (p.121).